TRACES DE MÉMOIRE

PÉDAGOGIE ET TRANSMISSION

n° 17
Septembre 2015

BELGIQUE - BELGIË
PP
BRUXELLES X
1/9464

CENTRE D'ÉTUDES ET DE DOCUMENTATION
MÉMOIRE D'AUSCHWITZ ASBL

| TRIMESTRIEL N° 17 | JUILLET - AOÛT - SEPTEMBRE 2015
| BUREAU DE DÉPÔT : BRUXELLES X | N° AGRÉGATION P 801056

SOMMAIRE

ACTUALITÉ
Les commémorations du Centenaire de la Première Guerre mondiale en Belgique : La République fédérale d'Allemagne et l'éthique reconstructive p. 2

INTERROGATION
Le roman graphique *Irmina* : un entretien sur la discrimination, les choix personnels et la mémoire p. 5
+ application pédagogique p. 10

APPROFONDISSEMENT
La jeunesse juive française sous Vichy : nouvelles perspectives p. 14
+ application pédagogique p. 18

VARIA p. 19

Éditeur responsable
Henri Goldberg
ASBL Mémoire d'Auschwitz
65, rue des Tanneurs - 1000 Bruxelles

© Frédéric Crahay

Tombes de soldats écossais au *No Man's Cot Cemetery* à Boezinge (Ypres)

ACTUALITÉ

Les commémorations du Centenaire de la Première Guerre mondiale en Belgique : La République fédérale d'Allemagne et l'éthique reconstructive

Geneviève Warland, Laurence van Ypersele et Valérie Rosoux offrent un regard sur les récentes cérémonies commémoratives dans notre pays.

À lire p. 2

LES COMMÉMORATIONS DU CENTENAIRE DE LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE EN BELGIQUE

La République fédérale d'Allemagne et l'éthique reconstructive

En août 2014, plusieurs cérémonies de commémoration se sont tenues à l'occasion du Centenaire de l'invasion de la Belgique, en présence de hauts fonctionnaires allemands. Cet article analyse les thèmes majeurs de la commémoration : la responsabilité, le regret, la réconciliation - et une éthique reconstructive.

« Mon pays a toujours honte », titrait *La Libre Belgique* dans un entretien avec l'Ambassadeur d'Allemagne auprès du Royaume de Belgique, Eckart Cuntz[1]. La honte et les regrets sont les sentiments exprimés dans les discours des représentants officiels de la République fédérale d'Allemagne lors des commémorations du Centenaire de la Première Guerre mondiale en Belgique. Le programme de la journée du lundi 4 août 2014 était chargé pour le Président Joachim Gauck : le matin, il prit part à la cérémonie officielle organisée au Mémorial interallié de Cointe (Liège), en présence du Roi Philippe et de la Reine Mathilde ainsi que d'une vingtaine de chefs d'États ou de délégués représentant au total 83 pays ayant été impliqués dans le conflit ; l'après-midi, il prononça un discours à l'Université catholique de Louvain et, le soir, il assista à la cérémonie organisée au cimetière germano-britannique de Saint-Symphorien à Mons. L'Ambassadeur allemand, Eckart Cuntz, n'est pas en reste. Il y a quelques mois, il a entamé un véritable marathon commémoratif et participe à toutes les manifestations du souvenir en l'honneur des soldats et des civils belges tués il y a cent ans, organisées par les villes martyres du Sud (Andenne, Dinant, Tamines, Visé…) et du Nord de la Belgique (Aarschot, Dendermonde, Louvain…).

Trois thèmes ressortent des discours prononcés par les représentants officiels allemands sur le territoire belge[2]. D'abord, l'entière reconnaissance de la responsabilité allemande dans les crimes commis en Belgique au début de la guerre : violation de la neutralité du pays, massacres de civils, incendies et pillages. Évoquant « la terrible "Grande Guerre", qui allait être la première des deux Guerres mondiales », le Président Joachim Gauck précise, le 4 août à Liège, que « […] la guerre commença en Europe occidentale par l'invasion de la Belgique neutre par les troupes allemandes, une invasion que rien ne pouvait justifier. » Il mentionne l'Appel, qu'il qualifie de honteux, des intellectuels allemands en 1914 justifiant « […] les crimes commis contre le pays et ses habitants, et aussi tout spécialement les attaques contre la culture. »

L'Ambassadeur d'Allemagne souligne, le 15 août 2014, à Dinant qu'« il est important que nous reconnaissions les massacres et les crimes qui ont été perpétrés »[3]. Enfin, dans son allocution prononcée à Arlon le 28 février 2013 à l'occasion de l'inauguration d'une plaque commémorative en souvenir des civils de la province de Luxembourg, le Délégué du gouvernement fédéral aux questions des droits de l'homme indique : « 786 civils de différentes communes de la province de Luxembourg ont été tués dès les premiers jours de la guerre. Les troupes allemandes en portent la responsabilité. »

Le deuxième thème concerne les regrets, teintés de honte, de chagrin et de consternation (comme dans le discours de l'ambassadeur Cuntz le 28 février 2013), les excuses dans plusieurs cas et la volonté de rendre hommage aux victimes en se rassemblant « en mémoire des morts[4]. »

(1) Entretien avec Christian Laporte, *La Libre Belgique*, 26 août 2014, p. 53.
(2) Nous nous basons ici sur les discours du Président de la République fédérale d'Allemagne prononcés à Liège et à Louvain le 4 août 2014 et disponibles en allemand et en traduction française, anglaise et/ou néerlandaise sur sa page internet (http://www.bundespraesident.de/DE/Bundespraesident-Joachim-Gauck/Reden-und-Interviews), ainsi que sur les discours, aimablement communiqués par le Service culturel de l'Ambassade d'Allemagne à Bruxelles, de l'Ambassadeur d'Allemagne auprès du Royaume de Belgique et du Délégué du gouvernement fédéral aux questions des droits de l'homme le 28 février 2013.
(3) *La Libre Belgique*, 26 août 2014, *art. cit*.
(4) Les excuses sont formulées tant par l'Ambassadeur que par le Délégué aux questions des droits de l'homme. C'est Joachim Gauck qui souligne à Louvain l'importance de la « mémoire des morts », tandis que le Délégué aux questions des droits de l'homme insiste sur l'hommage aux victimes.

© Georges Boschloos

Au milieu : Monsieur Eckart Cuntz, Ambassadeur de la République fédérale d'Allemagne, lors de l'inauguration de l'exposition « Belgique 1914-1945 » au Parlement de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Cela non seulement par rapport à la première invasion, extrêmement brutale, du territoire belge, mais aussi par rapport à la seconde, en mai 1940. C'est le cas, notamment, dans le discours qu'a tenu le Président allemand à Louvain. Le registre des émotions et sentiments peut également prendre un tour positif : plutôt que de se confondre en excuses, Joachim Gauck préfère, dans son allocution à l'Université catholique de Louvain le 4 août, exprimer sa gratitude envers une université qui a œuvré rapidement, après 1945, à la réconciliation belgo-allemande et à la construction européenne.

La construction européenne, garante de la paix et de la sécurité entre les anciens belligérants, constitue le dernier fil rouge de ces discours. À Liège, le Président Joachim Gauck prononce ces mots qui reçoivent un large écho dans la presse belge francophone et néerlandophone[5]: « Au lieu du droit du plus fort, c'est la force du droit qui règne aujourd'hui en Europe. » Il ajoute : « Si, à Bruxelles, petits et grands États membres de l'Union européenne cherchent ensemble des positions communes et s'accordent sur une politique commune, c'est un acquis de civilisation qu'il ne faut pas sous-estimer. »

L'Ambassadeur Eckart Cuntz estime, lui aussi, que « […] l'œuvre des pères fondateurs a banni durablement la guerre à l'intérieur de l'Union européenne »[6]. La thématique de l'Union européenne invite les représentants officiels de l'Allemagne à souligner que le nationalisme, à l'origine de la violence allemande durant la Grande Guerre, sévit encore à l'heure actuelle et nourrit de nombreux conflits dans le monde. Leur persistance montre la nécessité non seulement de ne pas oublier l'enseignement issu des guerres mondiales par des discours d'hommage et de mémoire, mais aussi d'agir contre les violations des droits de l'homme dans le monde actuel, comme l'affirme Gauck à la fin de son discours au Mémorial interallié de Cointe.

Quelle signification accorder aux actes et paroles des représentants officiels de l'Allemagne à l'occasion des commémorations du Centenaire de 1914-18 en Belgique ? Faut-il les interpréter comme étant dotés d'une solennité particulière étant donné la date anniversaire de 100 ans qui évoque symboliquement un changement de régime mémoriel, à savoir le passage d'une mémoire communicative basée sur la transmission d'événements vécus à une mémoire culturelle où ce lien vivant n'existe plus[7] ?

Ou bien ces commémorations reflètent-elles, plus profondément, une orientation éthique dans les relations internationales, où se sont multipliés les actes de contrition, les demandes de pardon et les gestes symboliques de réconciliation depuis une trentaine d'années ?

À suivre le philosophe français Jean-Marc Ferry, les discours des autorités allemandes analysés ci-dessus relèveraient davantage de la seconde tendance. Ils se situeraient dans la ligne d'un renouvellement des usages du passé par les chefs d'État et les acteurs de la politique étrangère.

Suite p.4

(5) De manière générale, la couverture des commémorations en souvenir de l'invasion de la Belgique par les troupes allemandes début août 1914 est plus réduite dans la presse néerlandophone que francophone. Cela dit, les journaux du Nord comme du Sud du pays consacrent de belles pages aux commémorations du Centenaire le lundi 4 août. Ils citent plusieurs propos du Président allemand et saluent son attitude de recueillement.

(6) Discours de Monsieur l'Ambassadeur Dr. Eckart Cuntz lors de sa visite à Dinant, mardi 5 août 2014. Dans cette ligne, la force de l'amitié franco-allemande a été soulignée par plusieurs gestes commémoratifs des Ambassadeurs allemand et français en Belgique : tels la gerbe commune déposée le 15 août 2014 à Dinant en mémoire des victimes civiles et leur présence conjointe lors de diverses commémorations en 2013.

(7) Cette distinction, qui a eu un grand retentissement, a été introduite par l'égyptologue et historien de la culture, Jan Assmann, dans son livre *Das kulturelle Gedächtnis. Erinnerung und politische Identität in frühen Hochkulturen,* München, Beck, 2013.

Suite de la p.3

En effet, ce qui les caractérise est une attitude morale qu'il nomme « éthique reconstructive[8] ». Le philosophe la définit comme l'expression d'un regret, marqué par la reconnaissance des violences passées à l'égard des nations victimes et la prise en compte par les nations coupables de cette histoire comme faisant partie intégrante de leur propre histoire. Un tel récit autocritique serait à l'œuvre, pour prendre un exemple auquel Ferry se réfère, dans le discours prononcé le 8 mai 1985 devant le *Bundestag* par l'ex-Président allemand, Richard von Weiszäcker, à l'occasion du quarantième anniversaire de la fin de la Seconde Guerre mondiale, proclamant la responsabilité du peuple allemand à l'égard de la folie meurtrière du régime national-socialiste et la nécessité de se souvenir (« die Erinnerung wachzuhalten? »).

L'éthique reconstructive, que Ferry qualifie aussi d'« éthique de la responsabilité tournée vers le passé »[10], comporte deux dimensions : une dimension intellectuelle de connaissance des violences ; une dimension morale de reconnaissance par laquelle ces violences sont portées dans l'espace public et suivies d'actes de réparation symbolique. En outre, si elle se tourne vers le passé par l'évocation des crimes et des victimes, elle se situe d'emblée dans le présent en les rappelant à la mémoire. Enfin, elle se caractérise par sa réflexivité particulière – c'est l'élément autocritique –, laquelle implique, dans le contexte évoqué ci-dessus, un décentrement par rapport à sa propre mémoire et une ouverture mutuelle des mémoires nationales pouvant aboutir à la « reconnaissance de soi dans l'autre[11]. » C'est ce qu'exprime Joachim Gauck dans son discours à l'Université catholique de Louvain en montrant l'universalité de la souffrance causée par la Première Guerre mondiale. Résumant sa lecture de journaux de soldats des deux côtés du front, il constate que « le message qu'ils délivrent est clair et bouleversant. La souffrance, la détresse et l'angoisse étaient partout les mêmes et n'opéraient aucune différence entre l'ami et l'ennemi. Aujourd'hui, à travers nos commémorations, nous rappelons aussi que, par-delà les antagonismes, la souffrance fut une souffrance commune. »

« La guerre en Europe occidentale commença par l'invasion de la Belgique neutre par les troupes allemandes, une invasion que rien ne pouvait justifier »

Dès lors, c'est bien dans l'esprit de l'éthique reconstructive que se trouvent les discours des représentants officiels de l'Allemagne : par l'évocation des crimes commis et leur prise en compte dans l'histoire nationale ; par la reconnaissance de la responsabilité permanente envers ces derniers ; enfin, par leur intégration dans une histoire et une mémoire communes, qui sont celles des violences et des souffrances de la guerre, subies par tous les individus et peuples indépendamment des frontières. Cette mémoire, qui tend à devenir culturelle et non plus communicationnelle cent ans après les événements, s'impose comme un impératif moral visant le maintien de la paix et le respect des droits inaliénables de l'être humain sur le continent européen et dans le monde. Telle est la leçon que l'« histoire funeste » de l'Allemagne pour reprendre les mots que Gauck a prononcés à Liège, a enseignée à ses compatriotes ; elle s'adresse aujourd'hui à tous les États et à toutes les nations.

Face à une telle démarche, on ne peut manquer de s'étonner du peu de réactions de la part des médias belges. Cela d'autant plus que les journaux, les radios et les télévisions ne cessent de raconter, depuis des mois et avec force détails, les atrocités d'août 1914 perpétrées par les troupes allemandes contre les civils belges. Certes, les médias évoquent en quelques mots la présence du Président Gauck ou de l'Ambassadeur Cuntz dans les villes et les villages martyrs. *La Libre* a même consacré une pleine page à l'interview avec l'Ambassadeur d'Allemagne, comme indiqué ci-dessus. Mais on cherchera en vain des analyses ou des commentaires. Sans doute, ce silence s'explique-t-il par le fait que la plupart des Belges avaient oublié ces tragiques événements et qu'ils les redécouvrent aujourd'hui jusqu'à l'écœurement. Sans doute faudra-t-il que ces émotions s'apaisent et que ce passé soit réellement intégré par les Belges, pour que les médias fassent preuve d'une réaction digne de l'attitude actuelle de l'Allemagne en matière mémorielle. ■

Geneviève Warland, Laurence van Ypersele et **Valérie Rosoux,**
Université Catholique de Louvain

Traduction : Anneleen Spiessens

Cet article a été publié dans la revue *Témoigner entre histoire et mémoire* n° 119, au sein d'une nouvelle rubrique intitulée « Laboratoire mémoriel ». Le sommaire et les résumés du numéro sont disponibles sur le site de la Fondation Auschwitz : www.auschwitz.be

(8) Jean-Marc Ferry, *L'Éthique reconstructive*, Paris, Le Cerf, 1996. L'auteur est titulaire de la Chaire de Philosophie de l'Europe à l'Université de Nantes.
(9) Ce discours est disponible sur le site du Président fédéral d'Allemagne (voir http://www.bundespraesident.de/SharedDocs/Reden/DE/Richard-von-Weizsaecker/Reden/1985/05/19850508_Rede.html). Pour d'autres exemples, parmi lesquels se trouve la commémoration des rafles du Vel d'Hiv par le Président Jacques Chirac en 1995, on peut se reporter à l'article de Ferry, « L'idée d'une justice reconstructive dans les relations internationales », disponible sur son site internet (http://users.skynet.be/sky95042).
(10) Jean-Marc Ferry, *L'Éthique reconstructive*, *op. cit.*, p. 40.
(11) Jean-Marc Ferry, *Europe, la voie kantienne. Essai sur l'identité postnationale*, Paris, Le Cerf, 2005, p. 86.

LE ROMAN GRAPHIQUE IRMINA

Un entretien sur la discrimination, les choix personnels et la mémoire

En 2014, Barbara Yelin a publié *Irmina*, un roman graphique racontant l'histoire d'une jeune Allemande qui s'engage dans le national-socialisme. Nous nous sommes entretenus avec l'auteure et avec l'historien Alexander Korb, qui a contribué à l'œuvre en qualité de conseiller scientifique et qui a également signé la postface.

***Irmina* raconte l'histoire d'une jeune fille allemande qui voulait mener sa propre vie mais qui, à la suite de circonstances, d'un manque d'initiative et peut-être de considérations pragmatiques, devient vecteur d'un discours nazi auquel elle avait d'abord été assez indifférente. Cette exploration de « ce qui a mal tourné » est-elle une quête personnelle de sens et peut-être aussi une question incontournable pour la « troisième génération » en Allemagne ? Dans quelle mesure les questions posées dans le roman graphique diffèrent-elles de celles qui ont été mises en avant par les précédentes générations ?**

B.Y. : *Pendant que je travaillais à ce livre, j'ai parlé à des Allemands de ma génération et je me suis aperçue que la façon dont la plupart d'entre eux abordaient l'histoire de leur famille était très similaire à la mienne : on apprend beaucoup de choses sur l'histoire du national-socialisme et de la Shoah, on s'en souvient, on y réfléchit, mais souvent on ne s'intéresse pas de près au rôle que des membres de notre famille, qu'il s'agisse de nos grands-parents ou de leurs propres parents, ont joué à cette époque. C'est une question importante pour à peu près tous ceux à qui j'ai parlé. Il y a beaucoup de « vides mémoriels » dans les souvenirs des familles et les sentiments de culpabilité qui accompagnent ceux-ci, comme l'a dit Harald Welzer dans son livre* Opa war kein Nazi. *Des vides qui, souvent, ne peuvent plus être comblés aujourd'hui parce que cette génération a en grande partie disparu.*
Je ne sais pas si nous posons un autre type de questions que la dernière génération, celle de nos parents. Mais je suis certaine que de nombreuses questions n'ont pas été posées à ce jour.

A.K. : *Je voudrais abonder dans le sens de Barbara. Il est désormais admis que les Allemands dans leur ensemble ont reconnu leur responsabilité dans les événements de la Shoah et que leur exemple montre comment une nation peut gérer l'héritage d'un génocide. En même temps, exporter la Shoah pour en faire un symbole du génocide dans le monde présente aussi un risque. Si nous la qualifions de crime suprême, il y a un risque qu'elle passe à un niveau très abstrait, où certains responsables sont assimilés au mal par excellence alors que sur le terrain, dans la vie des Allemands ordinaires, la Shoah a souvent pris des formes d'exclusion simples et quotidiennes.*

Suite p.6 →

Le roman graphique

Milieu des années 1930 : pleine d'ambition, une jeune Allemande, Irmina, se rend à Londres pour y commencer une formation de secrétariat intenational. Elle y rencontre Howard Green, un homme de couleur qui étudie à Oxford, auquel elle se sent liée dans sa recherche d'une existence indépendante. Mais cette relation trouve une fin abrupte quand Irmina, contrainte par la situation politique, doit rentrer à Berlin.
Dans l'Allemagne national-socialiste, elle comprend vite que le confort auquel elle aspire ne sera possible que si elle ne remet pas en cause l'idéologie criminelle du régime. Cédant au climat politique ambiant, elle épouse un officier SS. Dans les années '80, une invitation de Howard oblige Irmina à faire retour sur son passé.
Se fondant sur une histoire vraie, Barbara Yelin retrace un destin sinueux qui témoigne de la complicité passive de beaucoup de gens sous le régime nazi. L'oeuvre fut couronnée de plusieurs prix : le prix PENG 2015 pour meilleure bande dessinée allemande (Munich), le prix Artemisia 2015 pour meilleure bande dessinée féminine (Paris) et le prix Tagesspiegel pour meilleure bande dessinée de 2014. Publiée en allemand chez Reprodukt Verlag (2014), l'oeuvre fut éditée en français par Actes Sud (2014) et paraîtra en anglais chez SelfMadeHero (mars 2016).

Suite de la p.5

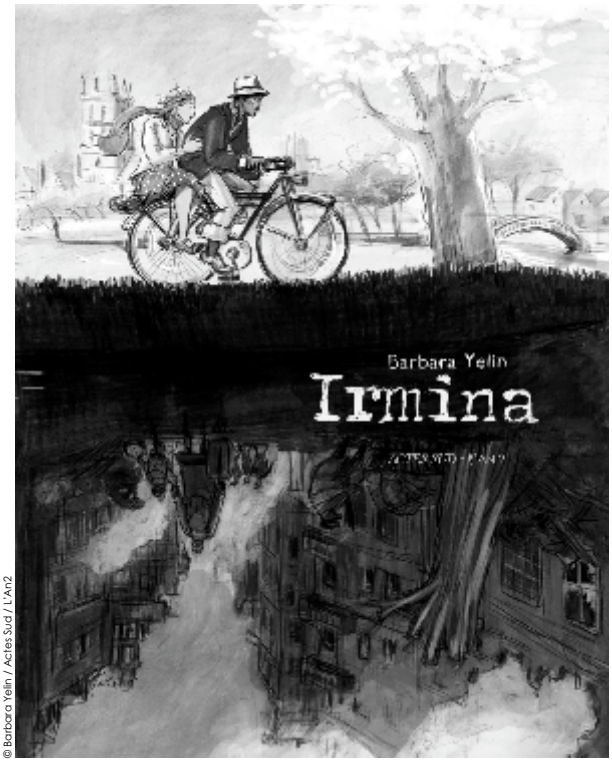
Ce n'est pas neuf : quand on lit notamment des témoignages de survivants, on en apprend beaucoup sur les modes de discrimination banals et mesquins dont les Juifs ont fait l'objet. Mais Barbara le montre du point de vue d'une Allemande ordinaire. Je trouve cette perspective tout à fait remarquable : elle nous tend un miroir.

Le roman dépeint une jeune femme qui s'oppose au racisme quand celui-ci vise son ami noir Howard, à Londres dans les années trente, mais qui adhère au nazisme (ou à tout le moins qui ferme les yeux sur lui) dans les années quarante. Ceci semble lié à un changement plus large d'état d'esprit et d'attitude, y compris vis-à-vis d'elle-même et de son pays. Comment l'interaction complexe et souvent personnelle des intérêts d'Irmina illustre-t-elle plus largement le contexte allemand et peut-être même les réactions sélectives aux discriminations en général ?

B.Y. : *Au début, dans l'Angleterre de 1935, Irmina se sent elle-même marginalisée. Pas seulement comme Allemande à l'étranger, que l'on considère bien sûr avec scepticisme à cette époque, mais aussi comme une femme de la classe moyenne qui ne veut pas se marier et qui veut gagner sa vie. Quand elle se lie d'amitié avec Howard, qui souffre de discriminations et de racisme, elle se bat pour lui. Elle veut être à ses côtés et, s'il est discriminé, elle se sent également humiliée, parce qu'elle se sent d'une certaine façon liée à lui. Mais un peu plus tard, Irmina devient elle-même raciste parce qu'elle est jalouse de la réussite d'Howard à Oxford. Ce qui a toujours compté le plus pour elle, c'est son propre statut et ses ambitions. Comme Howard le lui a dit le jour où elle a pris sa défense : « Tu ne l'as pas fait pour moi, tu l'as fait pour toi ».*
Comme elle ne veut pas se préoccuper de politique ou prendre position contre l'Allemagne nazie, même en vivant en Angleterre, il n'y a pas chez elle de véritable revirement quand elle part pour l'Allemagne. En fin de compte, la contradiction n'est qu'apparente. De retour en Allemagne, où Gregor la pousse à rejoindre le groupe toujours plus nombreux et plus puissant des partisans et des bénéficiaires du nazisme, elle renonce à son projet de mener une vie indépendante et elle épouse cet architecte nazi, membre des SS, conformément à sa volonté d'ascension sociale. Elle ne voit et elle ne condamne la discrimination que quand elle en est elle-même victime. Une vision très nombriliste.

A.K. : *Je voudrais ajouter qu'Irmina est aussi caractéristique des millions d'Allemands qui n'étaient ni des électeurs ni des partisans nazis avant 1933, mais qui ont été de plus en plus impressionnés par leurs succès, réels et prétendus, et par les opportunités que cela leur offrait. Pour cela, il fallait fermer les yeux sur la persécution des Juifs et d'autres minorités, et c'est un prix que la plupart des Allemands ont accepté de payer.*

Plusieurs romanciers, dont l'écrivain français André Schwarz-Bart, ont mis en rapport la persécution des Juifs et l'esclavage et le racisme envers les Noirs. Dans le roman graphique, au contraire, nous avons des histoires contrastées entre l'émancipation réussie d'un citoyen britannique noir et le manque d'émancipation d'une femme allemande, qui n'a pas su mener à bien les « grands projets » qu'elle avait conçus pour elle-même. Cette opposition dénonce-t-elle l'absence de réflexion critique dans les milieux allemands de l'époque ou vise-t-elle spécifiquement le rôle et l'attitude des femmes ? Le roman graphique cherche-t-il aussi à faire comprendre la situation d'Irmina ?



© Barbara Yelin / Actes Sud / L'An2

Couverture du roman graphique *Irmina* (Actes Sud BD, 288 pages, traduit de l'allemand par Paul Derouet, ISBN 978-2-330-03641-6)

Quelle est la fonction de la réussite de son ami noir dans cette perspective et le contraste relativement net entre les deux histoires poursuit-t-il un objectif (éducatif) particulier ?

B.Y. : *En fait, oui et non. Comme je le mentionne dans la préface, le contraste entre les deux parcours a été un fait – un fait qui a suscité une question en moi : comment suivre les projets que l'on a dans la vie et quelles sont les conséquences ? Bien sûr, il serait difficile d'imaginer qu'Howard renonce à ses ambitieux projets parce qu'une jeune femme blanche lui brise le cœur à vingt ans. Cela n'aurait pas fonctionné, ni dans la réalité, ni comme intrigue dans mon roman.*
Cela démontre que leurs attitudes sont aussi typiques de ce qu'ils représentent – Irmina comme femme allemande blanche, Howard comme étudiant noir originaire des Caraïbes – et des opportunités qu'ils ont pu avoir ou non. La dimension féminine la plus marquée est qu'Irmina avait toujours la possibilité de se replier sur sa vie privée en trouvant un mari alors que ce n'est pas imaginable pour Howard.

A.K. : *Le roman de Barbara est une belle démonstration de ce qu'on appelle l'intersectionnalité, l'étude des intersections entre des formes ou des systèmes d'oppression, de domination ou de discrimination. Nombreux sont ceux qui ont décrit en ces termes la rivalité entre Barack Obama et Hillary Clinton lors des primaires démocrates en 2008 et qui en ont conclu prématurément que « la race l'emporte sur le genre ». Howard est discriminé en raison de son origine raciale, mais il peut poursuivre une carrière masculine. En tant que femme Irmina est confrontée à des discriminations, mais elle bénéficie dans une large mesure de sa qualité d'Allemande blanche. Ce n'est pas une coïncidence s'ils tombent amoureux l'un de l'autre à Londres, où ils sont tous les deux des marginaux. L'histoire n'est pas imaginable à Berlin, où Irmina n'était pas une marginale ; et on ne peut pas attendre non plus que son histoire d'amour avec un homme noir la rende critique vis-à-vis de la persécution des Juifs dans l'Allemagne nazie.*
Il est un fait que, sous le régime nazi, les femmes allemandes ont pu faire des choix et qu'elles en ont activement fait usage, très souvent aux dépens de groupes qui étaient discriminés, comme nous l'ont appris des études récentes sur les crimes nazis perpétrés par des femmes. Le repli sur la vie privée était une autre option possible, comme Barbara le suggère. À cet égard, d'ailleurs, Irmina n'est pas une victime, c'est son choix de s'engager dans cette voie.

Les sources auxquelles vous puisez ont leur origine tantôt dans votre histoire familiale, celle de votre grand-mère en particulier, tantôt dans d'autres documents. Comment le travail de création s'est-il déroulé ?

B.Y. : *C'est comme un puzzle. J'ai combiné de nombreux éléments de mon histoire familiale avec des éléments d'autres existences comparables ou simplement avec des choses imaginables. Mon but n'était pas en soi de faire la biographie de ma grand-mère.*
J'ai été intéressée par les questions qui se posaient après avoir trouvé des journaux personnels et des lettres provenant de sa succession. Je voulais réaliser un roman en images et j'ai expressément modifié certaines parties de son histoire pour les besoins du scénario et pour me concentrer sur les aspects qui m'intéressaient. Avec l'aide d'Alexander, j'ai situé cette histoire familiale dans le contexte plus large de l'ère nazie. Par exemple, les scènes où Irmina passe dans l'espace public, assiste à des émeutes antisémites ou se joint à des manifestations du Parti sont souvent empruntées à des photographies de l'époque. Certains lecteurs les reconnaîtront.

Au-delà de cela, comment la collaboration avec un historien fonctionne-t-elle en pratique et quel a été son impact sur l'élaboration du roman graphique ? À quelle phase du travail cette interaction a-t-elle eu lieu et comment percevez-vous l'un et l'autre le processus et le produit fini ? Y a-t-il eu des différences d'approche et d'interprétation ?

B.Y. : *J'ai fait pas mal de recherches moi-même, mais je suis très reconnaissante à Alexander pour le travail de vérification qu'il a effectué. Mais ce qui a été encore plus important pour moi, ce sont nos conversations sur la façon dont l'histoire d'Irmina pouvait refléter des questions générales sur le refus de voir les crimes des Nazis : la dissimulation et le silence qui ont été pratiqués au sein même des plus petites entités, les familles qui ne voulaient pas voir ce qui se passait.*

A.K. : *Pour moi, cela a été une opportunité étonnante : quand un historien a-t-il l'occasion de contribuer à la réalisation d'un roman graphique ? J'ai été extrêmement impressionné par la profondeur des recherches que Barbara avait menées pour ce livre et par le sentiment qu'elle en avait retiré. Même si elle n'a pas lu tous les débats sur la responsabilité des Allemands ordinaires ou sur le puissant attrait exercé par la « Volksgemeinschaft » nazie sur les femmes allemandes, elle avait tout compris et elle a raconté un récit qui est à la hauteur des débats que les historiens ont aujourd'hui. Ma fonction était donc plutôt de la rassurer par rapport à ce qu'elle faisait.*
Mais la réflexion en sens inverse est aussi intéressante : je me suis mis à réfléchir à mon propre travail et cela m'a rendu un peu jaloux de ne pas pouvoir utiliser des personnages fictifs. Peut-être le ferai-je un jour.

Alors que le roman graphique est centré sur des relations de complicité, il ne contient pas de références directes au génocide : l'accent est plutôt mis sur les épreuves quotidiennes de la population allemande ainsi que sur ses luttes ou ses différences idéologiques. Cela étant, quel rapport le roman entretient-il avec la question de la connaissance ou de l'ignorance du peuple allemand à cette époque ?

Suite p.8 →

Suite de la p.7

B.Y. : *C'est ce que j'ai précisément voulu savoir en effectuant mes recherches et en construisant mon récit : qu'est-ce qu'une personne comme Irmina pouvait savoir à propos de la Shoah ? En fait, il y a plusieurs occasions où elle aurait pu en savoir plus, mais elle refuse d'entendre ce que des gens lui disent. Elle aurait pu savoir, mais elle évite de le faire. Elle se concentre sur sa vie quotidienne et elle se retire de plus en plus derrière les rideaux de son salon.*

A.K. : *Je trouve qu'Irmina est un magnifique exemple qui illustre la thèse selon laquelle ne pas savoir n'était pas une coïncidence, mais un choix actif. Décider de ne pas savoir a demandé de l'énergie, de la conscience, une bonne part d'ignorance active et une capacité à se tromper soi-même. Et cela a provoqué un extrême manque d'empathie, parce que cela obligeait à détourner constamment le regard de ce qui aurait pu interpeller la conscience. De nombreux Allemands ont développé de bonnes compétences pour « ne pas savoir », ce qui les a aidés à jouer les victimes après la guerre. La nécessité de se protéger de la vérité démontre bien sûr aussi à quel point la connaissance du génocide était omniprésente en Allemagne.*

Dans le même ordre d'idées, le mari haut placé d'Irmina semble impliqué dans la politique gouvernementale, mais il ne parle guère des atrocités, des tueries, de l'horreur. Après avoir été longtemps un tabou dans la représentation de la Shoah, est-ce à présent devenu une référence culturelle partagée (et peut-être évidente) qui fait partie des connaissances encyclopédiques du lecteur ? Comment voyez-vous tous les deux le rôle des références et des informations historiques dans le roman graphique, par rapport à la Shoah elle-même mais aussi plus largement au contexte de l'époque ?

B.Y. : *Je suppose bien entendu que la réalité historique de l'Allemagne nazie et de la Shoah est connue du lecteur. Le livre ne fonctionne que dans le contexte d'une histoire connue, les choses qui n'ont pas été vues par les protagonistes. Mais la postface d'Alexander est très importante pour moi et est plus qu'un appendice, elle fait partie intégrante du livre. Le roman montre la perception d'Irmina et soulève des questions que la postface situe, si nécessaire, dans leur contexte historique.*

A.K. : *C'est une question intéressante car moi-même, je ne sais pas toujours quel est l'état des connaissances des étudiants dans ma classe. La Shoah fait office de référence culturelle très large et tout le monde semble savoir exactement ce qu'il faut entendre par là. Mais dès le moment où je commence à poser des questions à mes étudiants, il apparaît que leur conception de la Shoah peut en fait être très vague. En ce qui concerne le roman, je pense qu'il trouve un bon équilibre entre l'information et la fiction, et Barbara parvient précisément aussi à évoquer l'indicible, le silence et la mauvaise conscience parmi les Allemands de l'époque. Pour les historiens, il semble beaucoup plus difficile d'évoquer ces sentiments. Le livre peut être utilisé à l'école, mais ce n'est pas un manuel scolaire et si on avait donné davantage « d'informations*

© Martin Friedrich

Barbara Yelin a fait des études d'art à l'Université de Hambourg. Elle a travaillé en qualité de professeur invité à l'Université de Saarbrücken et anime des ateliers pour l'Institut Goethe et d'autres associations culturelles.

© DR

Alexander Korb est professeur d'histoire moderne à l'Université de Leicester, où il dirige le Stanley Burton Centre for Holocaust and Genocide Studies.

contextuelles », cela aurait pu nuire au scénario. J'ai écrit une brève postface qui montre les liens entre le roman et les débats historiques actuels sur les attitudes du peuple allemand durant la Shoah.

Dès la couverture, les couleurs ont manifestement une fonction symbolique dans le roman. Comment l'utilisation de la couleur et de la forme reflète-t-elle l'époque et l'évolution de l'histoire ?

B.Y. : *La couleur et le format des cases ont été un instrument de soutien au scénario. Au début, il y a davantage d'espace, les couleurs sont plus vives, le trait plus libre, ce qui reflète les possibilités et les visions plus larges des protagonistes.*
Cela évolue vers des tonalités plus sombres et un découpage de la planche en cases plus étroites dans la seconde partie à Berlin pour montrer que la vision d'Irmina se rétrécit elle aussi. Dans la troisième partie, qui se déroule dans les années '80, on retrouve de la lumière et de nouvelles couleurs pour intensifier l'impression d'un changement d'époque.

Certains romans graphiques ont joué un rôle clé pour raviver la mémoire de la Shoah ou d'autres cas de génocides et d'exterminations massives. Votre œuvre a-t-elle subi des influences particulières et comment définiriez-vous le potentiel du médium dans ce domaine ?

B.Y. : *Bien entendu, Maus n'a pas seulement été très important pour moi et pour mon œuvre, mais aussi pour l'évolution du roman graphique en général, c'est d'ailleurs sans doute l'œuvre la plus importante. Mais j'ai aussi été influencée par d'autres romans, films, ouvrages théoriques et œuvres d'art moderne. Je ne dirais pas que la bande dessinée se prête mieux à la réflexion et à l'évocation de ces sujets, mais je pense qu'elle peut le faire aussi bien. Le dessin offre évidemment des possibilités très particulières. La théorie de la BD nous apprend que voir ou « lire » des visages simplement esquissés ou des têtes d'animaux comme dans Maus facilite l'identification avec les personnages et les individualise pour le lecteur. Raconter une histoire en la dessinant a quelque chose de très spécial.*

Comment voyez-vous la signification et l'importance de votre roman graphique aujourd'hui pour les jeunes, les étudiants et les lecteurs en général ? Quelles sont les questions que vous espérez soulever ?

B.Y. : *Irmina est avant tout un roman et non un livre d'histoire. Et j'espère qu'il sera lu par des lecteurs de tout âge. Pour moi, il était plus important de poser des questions que de donner des réponses. Je pense que le livre peut soulever des questions qui ne sont pas seulement liées à l'histoire, mais qui sont éternelles : être fidèle à ses convictions, prendre position, comparer l'évolution de la vie et ses croyances antérieures, détourner le regard parce que c'est plus confortable – dans toute leur complexité, ces questions offrent des sujets qui, je l'espère, pourront pousser les lecteurs à réfléchir par eux-mêmes.* ■

Entretien :
Fransiska Louwagie
Lecturer in French Studies,
Stanley Burton Centre for Holocaust and Genocide Studies,
University of Leicester

Fabian Van Samang
Docteur en histoire et enseignant au Klein Seminarie de Roeselare

Traduction : Michel Teller

APPLICATION PÉDAGOGIQUE

La « Nuit de Cristal »

1/ Objectifs

✓ Au départ du document graphique d'*Irimina*, porter un jugement critique et argumenté sur les différentes attitudes du peuple allemand lors des événements connus sous le nom de « Nuit de Cristal ».

✓ Élaborer des pistes d'action en cas de situation de discrimination et d'agression raciste.

2/ Activités

✓ Les élèves sont invités à examiner les événements du 9 novembre 1938, connus sous le nom de « Nuit de Cristal », et de faire une lecture attentive des pages 179-181 et 186-187 du roman graphique. En se basant sur cette lecture, il s'agit d'identifier ce que les Allemands ordinaires voyaient, ce qu'ils savaient et comment ils ont réagi.

✓ Prérequis : les élèves étudient la notion de 'pogrom', rassemblent des informations historiques sur la « Nuit de Cristal » et en débattent au moyen de ressources telles que le dossier de presse *NdC* (Nuit de Cristal) sur le site du Mémorial de la Shoah : www.memorialdelashoah.org

p. 179

p. 180

p. 181

Toutes les photos © Barbara Yelin / Actes Sud / L'An2

3/ Éléments de réponse

✓ En regardant les images, les élèves peuvent être invités à identifier différents types de réactions : soutien et participation, réticence et curiosité, mais aussi honte et critique. On peut aussi les inciter à explorer pourquoi chacune de ces réactions possibles était potentiellement difficile, pourquoi elles se heurtaient à certains obstacles ou quels avantages elles pouvaient procurer (voir aussi question quatre).

✓ Les élèves peuvent débattre des raisons permettant de critiquer les émeutes. On pourrait distinguer entre des critiques fondées sur des raisons éthiques (sentiment de pitié à l'égard des Juifs) et des critiques qui considéraient les émeutes comme « vulgaires » (voir p. 181), c'est-à-dire chaotiques, « non allemandes », destructrices et coûteuses. De fait, le gros des critiques concernait la « vulgarité » de l'événement beaucoup plus que la persécution raciale envers les Juifs.

✓ En lien avec cela, les étudiants peuvent aussi être invités à se demander pourquoi ce pogrom a été habituellement désigné sous le nom de « Nuit de cristal » alors qu'il est évident qu'une grande partie des événements ont eu lieu en plein jour.

✓ Enfin, on peut aussi discuter de la forme qu'auraient pu prendre des interventions potentielles en faveur des victimes. Les dessins ne montrent pas d'exemples directs, mais peuvent servir de source d'inspiration. Quelles sont en général les réactions possibles à des actes de discrimination et d'agression ? Les élèves peuvent débattre d'exemples tirés de différents contextes, y compris de leur propre expérience. Dans le cas de la Nuit de cristal, nous savons qu'il y a eu des agents de police et des pompiers qui ont éteint les incendies et ont désobéis aux ordres des hommes de la SA ou des SS ; on sait que des gens ont caché des amis ou des voisins juifs et ont protégé leurs biens ; on sait aussi qu'il y a eu des propos hostiles au pogrom parmi les témoins qui y ont assisté. Mais ces cas restent exceptionnels.

© Barbara Yelin / Actes Sud / L'An2

p. 186-187

Suite p.12 →

Suite de la p.11

p. 188

p. 189

p. 195

p. 196

Toutes les photos © Barbara Yelin / Actes Sud / L'An2

p. 197

4/ Extension

✓ En relation avec les pages 188-189 et 195-196, les élèves peuvent être invités à débattre de la manière dont les Allemands ont réagi au génocide et à prendre en considération des éléments importants d'ignorance, de détournement du regard et de refus conscient de savoir.

✓ Les pages 197 et 205-206 soulèvent la question : « Comment les Allemands ont-ils profité de l'élimination des Juifs ? » et, plus généralement, « Comment (et pourquoi) les Allemands ont-ils retourné leur propre mauvaise conscience et leurs sentiments de culpabilité contre les Juifs ? ».

Alexander Korb
Senior Lecturer in
Modern European History,
Stanley Burton Centre for Holocaust and
Genocide Studies, University of Leicester

Traduction : Michel Teller

p. 205

p. 206

Toutes les photos © Barbara Yelin / Actes Sud / L'An2

LA JEUNESSE JUIVE FRANÇAISE SOUS VICHY
Nouvelles perspectives

De manière apparemment paradoxale, le régime de Vichy a choisi d'intégrer la jeunesse juive dans certains programmes de renouveau national. En nuançant notre vision de l'époque initiale du régime, Daniel Lee, auteur de *Pétain 's Jewish Children: French Jewish Youth and the Vichy Regime, 1940-42* (Oxford University Press, 2014), examine pourquoi certains jeunes Juifs français ont cherché à prendre part à des initiatives de Vichy et pourquoi le régime a encouragé leur participation.

Le 1er mai 1941, les *Éclaireurs Israélites de France* prennent part à des célébrations officielles devant la résidence du maréchal Pétain à Vichy *(photo)*. Ce n'est pas par erreur que les scouts juifs ont été invités au défilé. Au contraire, le gouvernement de Vichy les a d'emblée inclus, aux côtés des fédérations de scouts catholiques, protestants et laïques, dans le *Scoutisme Français*, la seule association scout reconnue par le régime. La participation juive aux programmes idéologiques de Vichy ne s'est pas limitée au scoutisme, loin de là : entre 1940 et 1942, le régime a invité de jeunes Juifs français dans toute la zone non-occupée à prendre part à de nouvelles initiatives, aux côtés d'autres jeunes, destinées à revitaliser la nation au lendemain de la débâcle face à l'Allemagne. Durant les premières années de l'Occupation, la présence de jeunes Juifs lors de cérémonies officielles et dans des mouvements de jeunesse d'inspiration vichyste contraste fortement avec les images devenues familières des exclusions juives orchestrées par le régime.

Les *Éclaireurs Israélites de France* devant l'Hôtel du Parc, Vichy, 1er mai 1941

© Mémorial de la Shoah, CDJC, MI 738

La marginalisation des Juifs sous le régime de Vichy

Après sa création aux termes de l'armistice signé à l'été 1940 avec l'Allemagne nazie, le gouvernement souverain de Vichy adopta une série de décrets législatifs visant à exclure les Juifs du reste de la communauté nationale. La législation antisémite de Vichy était entièrement française et ne résultait pas de pressions allemandes, contrairement à ce que d'aucuns ont prétendu à la Libération[1]. Les Statuts des Juifs des 3 octobre 1940 et 2 juin 1941 écartèrent les Juifs de la fonction publique et des professions libérales. En mars 1941, Vichy créa son propre Commissariat aux questions juives, dirigé par un antisémite notoire, Xavier Vallat. Tout au long de l'Occupation, ce ministère promulgua des lois visant à dépouiller les Juifs de leurs biens matériels et proposa des mesures pour accroître leur marginalisation dans la société. Comme l'ont illustré de manière si émouvante les récents films *Elle s'appelait Sarah* et *La Rafle*, les rafles et les internements de Juifs se sont intensifiés à mesure que l'Occupation s'est mise en place. À la Libération, à l'été 1944, la France avait déporté plus de 76 000 Juifs dans les camps d'extermination nazis d'Europe orientale.

(1) S. Zuccotti, *The Holocaust, the French, and the Jews*, Yale University Press, New York, 1993, p. 56.

On a beaucoup écrit sur le calvaire des Juifs de France à cette époque. Jusqu'ici, ce sont les thèmes de la persécution, de la résistance et du sauvetage qui ont dominé les études historiques consacrées à la vie des Juifs sous le régime de Vichy. À en croire les travaux existants, les réactions juives envers Vichy auraient été peu diversifiées et *vice versa* : les Juifs, nous dit-on, ont réagi en victimes au nouveau régime alors que la plupart des membres du gouvernement s'accordaient pour estimer que l'exclusion des Juifs était une priorité[2]. Le fait que des scouts juifs défilent à Vichy plus de six mois après l'adoption des premières lois antijuives semble dès lors contredire les recherches récentes qui mettent en valeur l'antisémitisme d'État de l'époque. Si cet antisémitisme était omniprésent, comment expliquer la présence de ces scouts juifs ? Pourquoi ne vivaient-ils pas dans la clandestinité ?

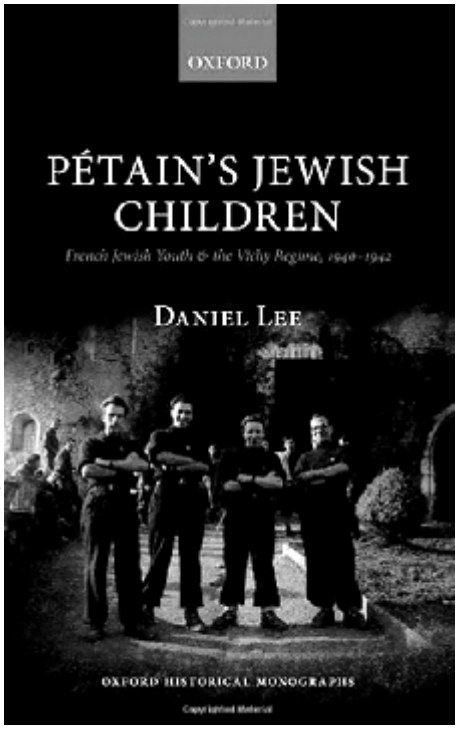
Mon travail de recherche s'appuie sur cette question, et d'autres du même genre, pour remettre en cause les trois prismes canoniques de la persécution, de la résistance et du sauvetage des Juifs. La thèse qu'il défend est que cette manière d'analyser la relation entre Vichy et les Juifs a des limites et laisse inexpliqués un grand nombre de faits, comme la participation de jeunes Juifs français à certains projets officiels du régime entre 1940 et 1942.

Les débuts de Vichy : entre persécution et projet commun

Comprendre pourquoi les scouts juifs ont été invités à des célébrations officielles à Vichy a du sens si on réfléchit moins en termes de victimisation et davantage en termes de coopération et d'idées communes. Le scoutisme, le travail communautaire et la vie au grand air sont au cœur du projet vichyste de *Révolution nationale* qui visait à reconstruire la nation, au lendemain de la débâcle, en remettant à l'honneur des valeurs rurales et traditionnelles. Mais le scoutisme et les activités manuelles étaient aussi très importants pour des groupes de Juifs de France qui, par leur implication dans le sionisme et bien avant l'instauration du régime de Vichy, avaient mis le « retour à la terre » au cœur de leur idéologie. Le zèle avec lequel Vichy tentait de marginaliser les Juifs par rapport au reste de la population était donc rendu plus compliqué par la priorité que le régime accordait à une renaissance nationale qui, au départ, ne cherchait pas à exclure des Juifs français désireux d'y apporter leur contribution.

La victoire nazie de juin 1940 et la création de l'*État Français* n'a pas d'emblée rompu les liens entre la France et ses ressortissants juifs. Ceux-ci, comme de larges pans de la population, se sont d'abord efforcés de sonder le terrain et d'identifier divers moyens qui leur permettraient de jouer un rôle dans l'*Ordre nouveau*. L'instauration d'un régime dirigé par une figure aussi populaire que le maréchal Pétain, le vainqueur vénéré de Verdun, fut une donnée nouvelle que personne n'avait imaginée. L'été 1940 n'a pas vu tout de suite le déploiement d'un plan de changement radical. Au contraire, la phase initiale de Vichy a été caractérisée par l'improvisation et le compromis. Malgré l'adoption des lois antijuives, il n'y a eu, pendant les huit premiers mois du régime, aucune instance gouvernementale chargée de veiller à l'application des directives antisémites et les nombreuses composantes de la fonction publique ont été laissées libres d'interpréter les lois à leur manière. Entre les technocrates, les idéologues et les leaders religieux, les priorités étaient extrêmement différentes : tout le monde ne plaçait pas l'exclusion des Juifs en tête de sa liste.

Suite p.16 →



© Daniel Lee / Oxford University Press

← **Couverture de Daniel Lee, *Pétain's Jewish Children* (Oxford University Press, 2014)**

(2) Voir par exemple, S. Klarsfeld, *Vichy–Auschwitz: le rôle de Vichy dans la solution finale de la question juive en France*, 2 vols, Fayard, Paris, 1985; M. Marrus et R. O. Paxton, *Vichy France and the Jews*, Basic Books, New York, 1981; S. Zuccotti, *op. cit*.

Suite de la p.15

Au cours des deux premières années de l'Occupation, la réaction de la jeunesse juive vis-à-vis de Vichy a été diversifiée et évolutive. Les jeunes Juifs français ont interprété les lois raciales de manières différentes selon leur profession, leur lieu de résidence ou leur niveau d'intégration dans les institutions communautaires juives. Cet extrait du journal de Roger Stéphane, écrit en zone non-occupée, montre que, même à une époque aussi tardive que juin 1941, l'identification de l'ennemi n'était pas aussi simple qu'on pouvait le penser et que les réactions des jeunes Juifs n'étaient ni évidentes, ni prévisibles[3].

> Je ne suis pas sûr que la cause des Anglais soit juste. Je ne suis pas sûr que la conception du monde pour laquelle lutte l'Angleterre ne soit pas désuète. Je ne suis pas sûr que les intérêts britanniques ne soient pas plus réactionnaires que les intérêts nazis. Je ne suis pas sûr qu'il faille, *a priori,* interdire à l'Allemagne d'essayer d'organiser l'Europe, entreprise grandiose, où ont échoué, après 1918, la France et l'Angleterre. Ces interrogations, qui ne portent en elles aucun élément de réponse, doivent être posées[4].

Si Vichy a indiscutablement adopté une législation visant à exclure les Juifs de la fonction publique et à réduire leur nombre dans les universités par l'application d'un *numerus clausus*, de 1940 à 1942 toutes les portes ne leur étaient pas fermées pour autant. Qui plus est, les projets de Vichy et ceux de la jeunesse juive pouvaient même, à l'occasion, aller de pair. La meilleure preuve en est le désir de certains jeunes Juifs de créer un *Nouvel Homme* juif et de forger un espace pour leur propre projet de retour à la terre, sous les auspices de la *Révolution nationale* de Vichy. Depuis la fin du dix-neuvième siècle, de nombreux écrivains juifs et théoriciens du sionisme prônaient la nécessité pour les Juifs de transformer leur vie pour devenir des producteurs et des hommes d'action. Inspirés par Max Nordau et A.D. Gordon, les leaders des *Éclaireurs Israélites de France* cherchaient à détourner les jeunes de ce qu'ils considéraient comme une existence mondaine et bourgeoise pour les convertir à une vie axée sur l'exercice physique et la responsabilité collective. Ces idées étaient mises en œuvre au moment même où Vichy tentait d'instaurer et de développer son propre *Homme nouveau*[5].

Une communauté agricole juive sous Vichy

Dans la défaite, Vichy offrait une opportunité aux scouts juifs qui cherchaient à mettre fin au fléau de l'expérience individualiste bourgeoise qui, selon eux, s'était abattu sur la société française de l'entre-deux-guerres et qui voulaient mettre en pratique leurs conceptions d'une vie et d'études rurales, communautaires et, avant tout, juives. À l'été et à l'automne 1940, les scouts juifs fondèrent une série de communes agricoles dans toute la zone non-occupée. La plus grande d'entre elles, s'étendant sur 75 hectares, se situait à Lautrec (Tarn) et visait à faire des jeunes Juifs des producteurs vivant en autosuffisance. Les scouts juifs passaient leurs journées à s'occuper du bétail et à labourer le sol, de manière à s'y enraciner. Lautrec cherchait à leur inculquer l'amour de la terre, le sionisme et la spiritualité juive. Nichés dans une communauté isolée et loin de l'existence qu'ils menaient avant la guerre, ces jeunes Juifs français furent immergés dans un nouveau mode de vie dans lequel le judaïsme jouait un rôle permanent et décisif. Plus de 200 « pionniers » séjournèrent un certain temps dans cette communauté durant la guerre. Cette expérience de travail manuel s'accordait avec les vues de l'administration vichyste et, pendant un moment, les deux projets ont semblé pouvoir coexister. Bien que de façon irrégulière, Lautrec a continué à recevoir des subventions et du matériel du gouvernement jusqu'en 1942, bien après l'adoption des lois antijuives.

Même si, avec le recul, l'acceptation de la participation juive dans certains projets de Vichy peut apparaître contradictoire, elle n'était pas perçue comme telle à l'époque. Certes, l'antisémitisme dominait le discours de certains ministres, comme celui des Affaires juives, mais pour d'autres, notamment les ministres de la Jeunesse et de l'Agriculture, les lois raciales passaient généralement au second plan par rapport à leur priorité, qui était la reconstruction nationale au lendemain de la débâcle face à l'Allemagne. La période 1940-42 a vu l'émergence d'instances dans lesquelles les lois raciales interféraient en fait avec la manière dont les ministres de la Jeunesse et de l'Agriculture entendaient gérer leurs départements.

(3) Pour cette recherche, un large éventail de sources a été exploité, tant les sources administratives classiques que des documents du Ministère de l'Intérieur et du Commissariat général aux questions juives. Mais en ne privilégiant pas des sources parisiennes, l'expérience juive a pu être réévaluée en découvrant des éléments neufs dans des archives régionales en France ainsi que dans des lettres et des journaux intimes de l'époque issus de collections familiales privées françaises, israéliennes et américaines. En menant personnellement une cinquantaine d'interviews et en en écoutant 70 autres réalisées dans les années 1960 et 1990, le champ des sources informatives a aussi été significativement élargi.

(4) Journal personnel en date du 10 juin 1941. R. Stéphane, *Chaque homme est lié au monde: carnets, août 1939–août 1944*, Éditions de Sagittaire, Paris, 1946, p. 67. Né en 1919 sous le nom de Roger Worms dans une famille juive française parfaitement intégrée, Roger Stéphane était déjà un journaliste accompli à la veille de l'Occupation.

(5) Joan Tumblety a récemment étudié le culte de la virilité de Vichy et sa quête d'un renouveau masculin. Voir J. Tumblety, *Remaking the Male Body: Masculinity and the Uses of Physical Culture in Interwar and Vichy France*, Oxford University Press, Oxford, 2012. Voir surtout le chapitre 6, « The Defeat of French Manhood and the Vichy Imagination », pp. 205-26.

Ainsi, dans un contexte de crise de l'agriculture française après la défaite, il était essentiel pour Pierre Caziot, le ministre de l'Agriculture, que les lois raciales n'empêchent pas le retour à la terre des Juifs qui le désiraient. Caziot fit remarquer que réduire les territoires sur lesquels les Juifs étaient autorisés à travailler allait à l'encontre des intérêts supérieurs de la nation. Pour lui, la *Question juive* était entièrement distincte du domaine agricole. À des moments cruciaux, lorsque l'agenda antijuif se heurta de plein fouet à des enjeux de renouveau national, l'antisémitisme ne triompha pas toujours. De même, la vie juive à l'époque ne doit pas être lue avec la déformation du recul. Malgré les activités de résistance ultérieures de nombreux Juifs de France dans les années 1942-44, beaucoup de Juifs cherchèrent à coexister avec le nouveau régime durant la phase initiale de Vichy[6]. Leur attachement aux institutions, à la société et à la culture françaises s'était développé depuis des générations et ne pouvait pas disparaître du jour au lendemain. Qui plus est, de nombreux Juifs de France admettaient qu'il y avait déjà eu des vagues d'antisémitisme dans le passé et ne voyaient pas bien pourquoi ce serait différent cette fois-ci, d'autant plus que beaucoup pensaient que les lois raciales résultaient de pressions allemandes. L'expérience des scouts juifs et de la commune de Lautrec est un exemple saisissant qui montre comment, pour le régime de Vichy, la priorité du renouveau national pouvait prendre le pas sur celle de l'antisémitisme – chose jugée impossible jusqu'ici à cause des structures utilisées pour explorer les relations entre Vichy et les Juifs.

La fermeture des portes : 1942

L'émergence de Vichy n'a pas marqué le « début de la fin » pour tous les Juifs de France dans les années 1940-42. Si les Juifs étrangers étaient exclus de participation à la Révolution nationale, durant cette période de jeunes Juifs français cherchèrent de multiples façons à négocier leurs relations avec le nouveau régime. Tant que l'ambiguïté régna, dans les deux premières années de Vichy, il y eut des possibilités d'aménagement et de compromis et on présenta constamment aux Juifs de nouvelles pistes à essayer et à explorer. Il n'était pas clair pour les jeunes Juifs français de l'époque que fermer une porte revenait à les fermer toutes. Après cette phase initiale, les changements politiques radicaux décrétés par le Premier ministre Pierre Laval et le secrétaire général de la police de Vichy, René Bousquet, combinés à l'occupation totale de la France par les forces allemandes en novembre 1942, réduisirent quasiment à néant les possibilités de coexistence. Durant la seconde phase du régime, tous les Juifs, qu'ils soient étrangers ou citoyens français, devinrent des cibles potentielles de rafles et de déportations à l'Est. ■

Daniel Lee
British Academy Postdoctoral Fellow,
Brasenose College - University of Oxford

Traduction : Michel Teller

(6) Sur la résistance juive, voir R. Poznanski, *Jews in France During World War II*, UPNE, New Hampshire, 2001, pp. 449–457.

Affiche de propagande sous le régime de Vichy

© DR

Les Pionniers de Lautrec

© Mémorial de la Shoah/Coll. M. Pulver

APPLICATION PÉDAGOGIQUE

La vie quotidienne des Juifs sous Vichy

© DR

Image 1 : Poster de propagande du régime Vichy

© Mémorial de la Shoah, CDIC, MI 270

Image 2 : Annette Hertanu le jour de son mariage avec Maurice Bernsohn, 13 juillet 1943, Lautrec

© DR

Image 3 : Poster antisémite

1. Observez attentivement les images 1 et 3, deux documents édités par le régime de Vichy.

Prérequis : Recherchez des informations sur le projet de « Révolution nationale » sous Vichy. Vous pouvez vous servir de ressources en ligne dans un premier temps et utiliser des ouvrages de références pour approfondir la question.

Activité : Notez de quel type de document iconographique il s'agit (carte postale, propagande, image d'Epinal, caricature, publicité…). Relevez pour chacune des images la composition générale, le(s) personnage(s) et leur représentation (habillement, attitude, physionomie, tâche, emplacement, grandeur…), le(s) décor(s), les objets et les animaux, le slogan et l'éventuelle signature. En parallèle de ce relevé, notez les valeurs que ces différents éléments induisent.

Suggestions : Pour la première image, regardez par exemple le personnage principal et l'inscription au-dessus de sa tête. Regardez son uniforme. Observez les tâches qu'accomplissent les hommes et femmes. Regardez aussi le symbole en forme de hache au milieu de l'image et les bâtiments en arrière-fond. Pour la troisième image, regardez par exemple les trois drapeaux que vous voyez devant l'homme et l'Étoile de David qui ressort de sa poche. Analysez son apparence physique et prenez note du slogan en bas de l'image. Pour l'analyse des significations symboliques et des valeurs associées à ces différents éléments, appuyez-vous sur les informations à propos du projet de « Révolution nationale » et des courants politiques avec leurs idéaux et stratégies.

Discussion : Comment ces deux images font-elles appel aux sentiments patriotes de la population française ? Dans quelle mesure y a-t-il un contraste entre ces images, et de quelles façons peuvent-elles se complémenter ? Est-ce que les valeurs distinctes et les idéaux représentés dans ces images peuvent expliquer le paradoxe entre les formes de coexistence juive sous Vichy et ce que nous savons sur la persécution juive sous ce régime ?

2. Pour approfondir ces questions, voyez aussi l'image 2, une photo prise dans la commune agricole juive de Lautrec (Tarn) en juillet 1943. Les invitations au mariage ont été envoyées pendant l 'été 1942.

Prérequis : Rassemblez des informations sur les rafles dans la zone non-occupée pendant l'été 1942.

Activité : Discutez comment cette photo se rapporte aux images de propagande ci-dessus et aux informations sur les rafles. Comment le contraste entre les différents événements confirme-t-il les tensions idéologiques sous Vichy et comment est-ce que celles-ci se développent au fil du temps ? Qu'est-ce que les rapports entre les trois images nous apprennent sur les années 1940-42 dans la zone non-occupée ?

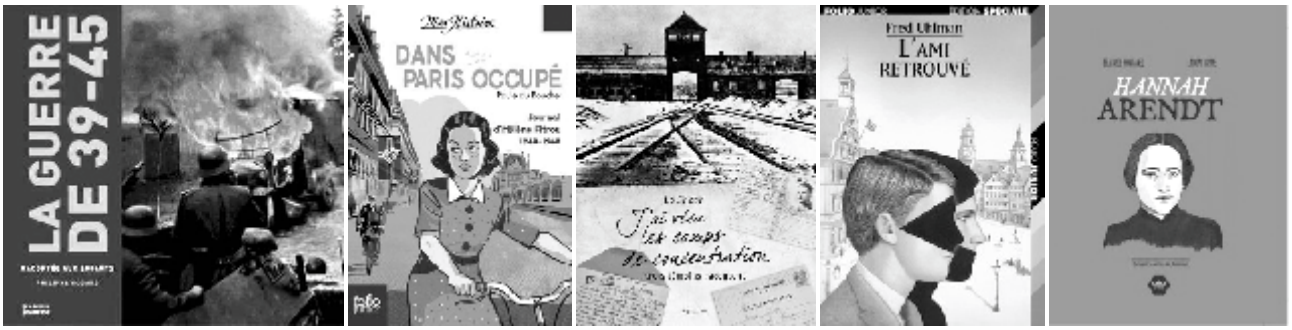
Extension : Un musée vient d'acquérir ces documents iconographiques et souhaite mettre ceux-ci en perspective de façon à montrer la vie quotidienne des Juifs sous Vichy et les tensions idéologiques présentes, ainsi que le paradoxe établi sous ce régime entre des formes de coexistences juive et la persécution juive. Il vous engage en tant que commissaire d'exposition et attend vos propositions pour mettre en valeur ces éléments. Formulez des propositions.

Daniel Lee
British Academy Postdoctoral Fellow,
Brasenose College - University of Oxford

Traduction : Fransiska Louwagie

La Seconde Guerre mondiale à hauteur d'enfant

Toute cette année 2015 est scandée par les commémorations relatives au 70e anniversaire de la fin de la Seconde Guerre mondiale. *L'édition jeunesse n'est pas en reste. La preuve avec ces cinq ouvrages.*



1. La guerre de 39-45 racontée aux enfants

L'Europe se relève à peine de la terrible Guerre de 14-18 quand la Seconde Guerre mondiale éclate. La rancœur des vaincus, la montée des nationalismes, le nazisme, la France de Pétain, les camps de la mort, l'entrée en guerre des États-Unis et de l'URSS et les débuts de la guerre atomique marqueront à tout jamais les mémoires. Ce livre documenté retrace le contexte, les enjeux et les conséquences d'une guerre sans précédent dans le monde. Au travers de portraits d'enfants et de textes précis, cet ouvrage donne également une foule d'informations sur l'Occupation et la Résistance, mais aussi sur la vie quotidienne des familles pendant cette période noire de l'Histoire. C'est aux éditions De la Martinière Jeunesse, pour les 9 ans et plus.

2. La vie de tous les jours dans Paris occupé

On poursuit avec une salve de rééditions. Et tout d'abord chez Folio Junior, le journal d'Hélène Pitrou, par Paule du Bouchet. Intitulé *Dans Paris occupé*, il plonge les lecteurs à partir de dix ans dans le quotidien de la capitale entre 1940 et 1945. Le prosaïque de la vie de tous les jours croise en permanence les témoignages de la grande histoire qui est en train de se jouer, le tout rythmé par des préoccupations toutes enfantines, l'école, les copines et la famille. C'est dans la collection Mon Histoire.

3. Des témoignages poignants sur la Shoah

J'ai vécu les camps de concentration. C'est sous ce titre que les éditions Bayard, sous la plume de Véronique Guillaud, ont recueilli trois témoignages poignants de survivants de l'horreur nazie. Simone, qui, enfant, ne connaissait pas le mot « antisémitisme », déportée à Auschwitz alors que les Alliés débarquaient en Normandie, Cristina, née Paula, et qui sans ce changement d'identité n'aurait pas survécu au Ghetto de Varsovie, et André, qui se répétait, au camp de Neuengamme, « si je sors vivant d'ici, on ne croira pas ce que je raconte ». L'ouvrage est ponctué par un dossier historique permettant de resituer ces témoignages dans l'histoire de la Shoah. À lire à partir de 12 ans. Troisième réédition, celle d'un grand classique de la littérature, *l'Ami retrouvé* de Fred Uhlman, ou l'amitié incandescente de deux jeunes adolescents, Hans et Conrad, dans l'Allemagne des années trente. Un récit habité par la tragédie sans qu'elle ne soit jamais réellement décrite. C'est chez Folio Junior, à partir de 12 ans également.

4. Hannah Arendt en BD

Enfin autorisons-nous une brève incursion du côté de la BD pour signaler le très bel album moyen format de Béatrice Fontanel et Lindsay Grime sur Hannah Arendt. Alternant récit des années de guerre et parcours intellectuel de la célèbre philosophe, il permettra aux ados de s'initier à la pensée de celle qui, l'une des premières, analysa la pensée totalitaire. C'est chez Naïve Livres. ■

PASSEURS D'IMAGES
Troisième film du ciné-club

PHOENIX de Christian Petzold

Nelly Lenz, une jeune femme juive, survit aux camps de la mort, mais elle en revient défigurée. Nelly ne croit pas sa meilleure amie quand celle-ci lui apprends que c'est son ex-mari qui l'aurait vendue aux Nazis. Nelly commence une recherche dans les rues détruites de Berlin pour retrouver Johnny.

CINEMA AVENTURE
Galerie du Centre - 1000 Bruxelles

24 septembre
19h30

VOYAGE D'ÉTUDES
Sur les traces de la Shoah en Pologne

Lors de ce nouveau voyage d'études, nous découvrirons dans un ordre chronologique les lieux essentiels d'une des périodes les plus sombres de l'histoire de l'homme.

Le point de départ de chaque étape sera la visite de l'ancien ghetto, suivi des lieux de rassemblement et du centre d'extermination.

Le voyage débutera par la visite de l'ancien ghetto de Varsovie, puis par celui de Litzmannstadt (Łódź), d'où les déportés étaient acheminés vers le centre de mise à mort de Kulmhof (Chełmno nad Nerem). Nous poursuivrons notre voyage vers Radom et Lublin. Cette ville fut le quartier général de l'*Aktion Reinhardt*. Nous y visiterons également le camp de concentration/centre d'extermination de Majdanek.

Après une visite de Zamość et de l'ancien centre de mise à mort de Bełżec, nous gagnerons Wlodawa et Sobibór pour terminer notre périple par Siedlce et Treblinka.

EN PRATIQUE

Dates pour 2016 :
du 11 au 18 juillet
johan.puttemans@auschwitz.be

© Georges Boschloos

Un cimetière symbolique de 17 000 pierres sur lesquelles sont gravés les noms des pays, des villes et des villages dont les habitants juifs ont été tués à Treblinka

POUR UNE PRISE DE CONTACT

ASBL Mémoire d'Auschwitz - Fondation Auschwitz
Rue des Tanneurs 65, 1000 Bruxelles

Tél.: 02/5127998
Fax : 02/5125884

info@auschwitz.be
www.auschwitz.be

Directeur de la publication : Henri Goldberg, Philippe Mesnard
Rédacteurs en chef : Fransiska Louwagie, Fabian Van Samang
Secrétaire de rédaction : Frédéric Crahay
Comité de rédaction : Eric Lauwers, Frédéric Crahay, Marjan Verplancke, Marie-Pierre Labrique, Johan Puttemans
Graphiste : Georges Boschloos
Imprimeur : Hayez (www.hayez.be)

Publication réalisée grâce au soutien de

Loterie Nationale · ethias · SPF Sécurité Sociale Services des Victimes de la Guerre

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles